

LIVRES/

POCHES

HERVÉ LE TELLIER
LE NOM SUR LE MUR
Folio, 178 pp., 8 €.



«Pardonnez-moi par avance s'il m'échappe une phrase trop grosse, une tournure indécente, affectée, une métaphore s'échouant dans le lyrisme ou la grandiloquence. J'ai essayé de ne pas, même si j'ai parfois eu envie de.»

Spectre ou ne pas être Les «enfants-mutins» de Simon Johannin

Par **FLORIAN BARDOU**

Un jeune homme cherche un refuge loin du tumulte d'une ville où il se sent trop à l'étroit dans sa chambre avec «ses traces d'humidité». Hanté par les voix des morts, il débarque à Toulon. Mais les fantômes de générations de putes ou de marins, l'empêchent de trouver cette paix intérieure dont il est en quête. Où aller ? Un train, un bus, puis un bateau, le déposent sur une île varoise, habitée par des personnes peu vêtues et de nouveaux mystères. Le voici au Levant, la plus à l'est des îles d'or, au large de Hyères, aujourd'hui partagée entre le domaine naturiste d'Héliopolis et de l'autre, sur la majeure partie des terres recouvertes d'un maquis d'arbusiers, une base militaire où l'on fait des essais de missiles (à la basse saison).

A peine a-t-il trouvé le repos dans une maison abandonnée à l'écart, que le narrateur en détresse (Simon Johannin) est réveillé par le spectre d'un adolescent, Louis, mort sur l'île il y a bien cent cinquante ans de cela. Nous voilà, nous lecteurs, projetés dans une autre vie, celle oubliée des enfants-mutins de la colonie pénitentiaire agricole du Levant, créée en 1861 par le comte Henri de Pourtalès, destinée aux jeunes détenus et autres mineurs acquittés jugés irresponsables mais non remis à leurs parents, avant son évacuation définitive en 1878.

Le Fin Chemin des anges, quatrième roman (et deuxième en solo) de Simon Johannin, publié en cette rentrée chez Denoël dans une nouvelle collection, «Locus», qui promet l'exploration par la littérature des lieux «abandonnés» ou «désertés», donne de nouveau la voix à des laissés-pour-compte – des gamins, parfois innocents, dont le seul crime est souvent d'être pauvres –, accablés par la violence d'un système oppressif de quasi mise en esclavage sous couvert de rééducation civile et religieuse. Le récit, bâti à partir d'archives judiciaires, reproduites en fin d'ouvrage, impose une forme d'humilité, à laquelle le narrateur se soustrait.

La langue est poétique, dans le style lyrico-onirique de l'écrivain-poète marseillais («Oh Louis, Louis, je vois ton cœur disparaître et durcir. Je vois les larmes noires de ceux dont l'esprit chavire sous les coups»), parsemée de saillies pamphlétaires. Exemple, évocateur : «Ainsi donc, sur vos dos de misères, vos dos de cochenilles, et de forçats, on faisait de l'argent. Et les adultes, les yeux bandés par le tissu de la corruption, du mal permis et des abus, tiraient profit de cette économie où vos larmes et vos plaies rendaient leurs ambitions possibles.»

Néanmoins, la fiction l'emporte sur toute velléité historiciste. Pour asseoir l'hommage forcément partial à ces vaincus de l'Histoire, elle repose sur une sorte de transfert de leurs souffrances vers la tête de l'écrivain, qui en devient le support expiatoire. Tout en puisant aussi bien du côté du registre de la tragédie que du fantastique. Le reliquat est un texte à vif, dialogue puissant avec le monde des morts, dont on ressort aussi très en colère, avec l'envie de renverser la table. ♦

SIMON JOHANNIN
LE FIN CHEMIN DES ANGES
Denoël «Locus», 160 pp., 16 € (ebook : 11,99 €).

«Le roman commence là où on bute sur un silence» Entretien avec Yanick Lahens

Résumé par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**

Ce sont des lointaines aïeules, dont Yanick Lahens savait si peu de choses. L'une, Elizabeth, venait de La Nouvelle-Orléans, descendante d'esclave, l'autre aimait follement un héros de l'indépendance, le général Léonard Corvaseau, fils de la première. L'Haïtienne Yanick Lahens romance son histoire familiale à travers ces deux portraits de femmes au XIX^e siècle. Dans une langue tressée de créole, elle leur donne de la voix pour restituer charnellement cette époque, la condition d'esclave avant l'affranchissement, les tentatives de viols, les maltraitances subies, le rôle des plus âgées dans leur apprentissage, et la joie de l'amour partagé. Sombre et joyeux, *Passagères de la nuit*, en lice pour le Goncourt, est sans doute le livre le plus personnel et intime de l'autrice de *Bain de lune*. Entretien.

Aviez-vous en tête ce livre depuis longtemps ?
Un jour, une tante m'a dit qu'une de mes aïeules venait de Louisiane. Pour une romancière, c'est fantastique ! Elles étaient deux sœurs, Sarah Jane et Elizabeth. J'ai commencé à griffonner des notes tandis qu'elle me parlait. J'ai fait le lien avec mon arrière-grand-mère morte quand j'avais 10 ans, une femme imposante, silencieuse, qui m'a initiée au café, son rituel du matin. Elle a été la compagne du fils de cette bisaïeule appelée Elizabeth, venue de La Nouvelle-Orléans. J'ai toujours vu dans la famille la photo d'un monsieur très clair de peau, avec sa moustache, son habit de général, plein de prestance. On m'a toujours dit, c'est ton arrière-grand-

père. Et puis j'avais laissé ces notes de côté, j'ai écrit d'autres romans, *Bain de lune* (2014, prix Femina), *Douces Déroutes* (2018)...

Qu'est-ce qui l'a déclenché ?

Ma mère est décédée. Et la vie quotidienne était particulièrement difficile en Haïti. En retrouvant la feuille de notes sur mon bureau, j'ai alors pensé écrire pour être dans la résilience de ces femmes. Elles étaient dans ma tête, je les avais déjà imaginées. J'ai lu beaucoup sur La Nouvelle-Orléans, j'y suis allée aussi. Les affranchis et les colons ont façonné la culture de cette ville au début du XIX^e siècle, la nourriture, le jazz, le vaudou... Le vaudou a été autorisé comme religion dès 1817, avant même Haïti. Tout le monde était mélangé, les Indiens, les Acadiens, les Africains, jusqu'à la vente de la Louisiane par Bonaparte et l'arrivée par le nord d'une culture puritaine et protestante. C'était un moment d'épiphanie.

Avez-vous eu plus de détails sur le parcours de vos aïeules ?

Aucun. C'était tout un silence. Il y a le silence de l'histoire par rapport à ce qui se passe alors à La Nouvelle-Orléans et celui autour de l'histoire du XIX^e siècle en Haïti. Les gens s'imaginent qu'il y a eu l'indépendance et puis les tontons macoutes, et rien entretemps ! Il y a le silence autour des femmes aussi qui n'ont finalement, comme dit Michelle Perrot, pas de passé. Je voulais aussi montrer la puissance de l'intime, du lieu clos, où se joue une autre histoire qui explique la grande histoire, mais dont on ne parle pas.

Avoir peu d'informations sur leur parcours ne vous gênait pas ?

Je ne voulais écrire ni un récit biographique, ni un récit historique. Un roman est l'espace où l'on peut faire ressortir la complexité humaine, les rêves des gens qui ne sont peut-être pas en accord avec ce qu'on leur propose. Dans un État politique, on va dire il y a la colonisation, il y a la violence, mais il faut le roman et le récit pour montrer comment les gens se rencontrent vraiment, comment s'assument les contradictions, des choses que la grande histoire ne raconte pas. Le roman commence là où on bute sur un silence et où on commence à faire parler l'imaginaire.

Qui était ce fameux arrière-grand-père ?

C'est une sorte de mythe, un général ! Ma mère me racontait qu'il avait arrêté

les troupes qui arrivaient du nord, un vrai héros quoi. Ma tante m'a dit, elle, qu'il était fou amoureux de notre arrière-grand-mère. On n'a pas plus de détails. C'est un mythe un peu lointain, alors pourquoi ne pas faire parler les silences ? Ce qui est intéressant, c'est que tout passe à travers les femmes... Leur place est très importante. Quand on prend l'histoire de la constitution de la société et de l'esclavage, la figure féminine est la seule présence stable. Aujourd'hui encore, dans la majorité de la population à Haïti, la femme est ce qu'on appelle le *potomitan*, le pilier du milieu. Elle n'a pourtant pas de représentation politique.

Comment était Régina, l'amoureuse du général ?

Elle était un totem puissant dans la maison. Elle habitait avec nous, comme mes grands-parents, toute la famille. Je sentais cette puissance chez elle mais on ne s'est jamais parlé. Je me suis dit que j'allais l'imaginer, mettre des mots sur cette puissance. J'ai décalé son parcours dans le temps, une manière de faire coïncider l'époque de La Nouvelle-Orléans et ce XIX^e siècle haïtien. Et plus j'avancais, plus je comprenais aussi un certain nombre d'événements contemporains. Haïti était «un pays à commotion» comme disait Césaire dans *La Tragédie du roi Christophe*, et il continue à l'être.

Distinguez-vous votre vie publique de votre écriture ?

Je ne les distingue pas, mais quand on prend des positions politiques sur un sujet comme la dette haïtienne, on ne va pas faire dans la nuance. Dans un roman, il faut avoir la capacité de montrer les nuances. Par exemple, je suis en train de relire *Underground Railroad* de Colson Whitehead et c'est intéressant de voir que des blancs ont aidé des noirs à passer au Nord. La vie peut présenter des milliers de facettes et des contradictions. Ainsi, Florette, la grand-mère d'Elizabeth qui a souffert de l'esclavage et vécu des événements douloureux, montre une grande capacité de joie. La résilience ne veut pas seulement dire qu'on peut s'adapter à tout. C'est aussi faire un pied de nez au malheur. Lui dire «Tu ne m'auras pas !» Je décris des choses horribles, mais je ne veux pas rester dans une noirceur totale précisément parce que, ce que j'ai connu et continue de connaître à Haïti, ce n'est jamais la noirceur totale.

«Aujourd'hui encore, dans la majorité de la population à Haïti, la femme est ce qu'on appelle le *potomitan*, le pilier du milieu. Elle n'a pourtant pas de représentation politique.»

TOVE DITLEVSEN
LA TRILOGIE DE COPENHAGUE.
ENFANCE, JEUNESSE,
DÉPENDANCE
Traduit du danois par Christine
Berlioz et Laila Flink Thullesen.
Bourgois «Satellites», 496 pp., 13 €.



«Tous les samedis soir, Erling et moi allons au cinéma. Il m'attend, appuyé contre le mur de l'immeuble de devant, les mains enfoncées dans les poches du manteau qu'il a hérité de son père, comme moi j'ai hérité de celui de mon frère.»

ELEANOR CATTON
BIRNAM WOOD
Traduit de l'anglais
(Nouvelle-Zélande)
par Marguerite
Capelle. Libretto,
496 pp., 12,70 €.



«Robert Lemoine n'était qu'un exemple parmi des dizaines, voire des centaines d'ultra-riches survivalistes qui se payaient une planque en Nouvelle-Zélande en prévision de la fin du monde. Tony allait enquêter sur tout ce petit monde.»

Yanick Lahens au Centre national du livre, à Paris, en septembre.

PHOTO PATRICE NORMAND.
LEEXTRA. OPALE

Mathieu Belezzi, l'amour par temps d'apocalypse Une épopée à travers les continents, jusqu'à l'Orénoque

Par ALEXANDRA SCHWARTZBROD

Saisi par l'urgence des crises climatiques, démocratique et géopolitique, Mathieu Belezzi a choisi d'abandonner son sujet de prédilection, l'Algérie, objet du très beau *Attaquer la Terre et le soleil* (le Tripode, 2022), pour écrire un roman d'anticipation sur les désastres qui nous attendent, *Cantique du chaos*, incroyable épopée à travers les continents sur fond de fin du monde. Une façon tout à la fois d'alerter et de conjurer le sort. Mais il n'a pas abandonné cette langue lyrique, opulente, imagée, colérique qui est sa marque de fabrique. À l'image de ce préambule qui résume, sous la forme d'un poème, le désastre qui s'est abattu sur la terre. «Il n'était pas midi ce dimanche-là lorsque d'un coup les horizons s'agrandirent/Les yeux effarés des humains virent les nuages/Dresser des trompes de pachyderme, se tordre en lançant des éclairs/A la fin gonfler d'une inconsolable colère et se ruer dans le vide du ciel/Les yeux effarés des humains virent les nuages/Mener de toutes parts des galops d'enfer/Et se bousculer sabots contre sabots pour colmater les brèches de lumière/Afin que la terre ainsi étranglée n'ait plus aucune échappatoire/Et que dans ces obscurités nouvelles advienne ce qui devait advenir.»

Dans ce monde ravagé par les éléments furieux d'avoir été tant malmenés par l'homme mais aussi par la folie croissante des régimes totalitaires trop contents de profiter des peurs pour asseoir leur emprise et leur obsession sécuritaire sur les populations, un homme essaie de rester humain. Théo, fuyant la folie qui guette, se réfugie sur une île qu'il croit déserte dans une Europe qui érige des murs et des miradors de toutes parts, espérant s'y faire oublier. Là, il découvre qu'il n'est pas seul : une femme et ses deux enfants adolescents tentent aussi d'y survivre. Et entre ces quatre-là, quelque chose va se nouer, de l'ordre de l'affection ou du réconfort. Ce qui n'empêche pas Théo de passer des heures à contempler le monde en perdition. «Sans en informer ni Chloé ni les deux ados, j'ai trouvé un arbre suffisamment commode pour m'y installer et regarder le ciel, et des heures durant je m'intéressais à ce qui le traversait, des nuages la plupart du temps, des nuages chargés de particules nocives à des degrés divers et qui couraient, que dis-je ? qui se précipitaient d'un horizon x vers un horizon y avec une obstination

qui dépassait l'entendement, et de rares avions de ligne que je repérais avec difficulté tant ma vue avait baissé [...] et que j'imaginais aux trois quarts vides, délaissés à présent par ces gens à qui on avait retiré le droit de prendre la planète pour un parc d'attractions.»

Sauf qu'un jour, les quatre fuyards apprennent que l'armée va investir l'île. Alors ils décident de partir, ensemble. Ils vont traverser l'Europe en tâchant de déjouer les pièges qui se dressent sur leur route, et gagner l'Amérique, où ils sont sûrs de trouver un semblant de liberté. Tragique erreur. Sur cette terre d'aventure, ils vont prendre la route et découvrir que la folie s'est là aussi éprise des hommes. Dans un road-trip, parfait mélange de Ridley Scott avec *Thelma et Louise*, Arthur Penn avec *Bonnie and Clyde*, et Cormac McCarthy avec *la Route*, ils vont sombrer dans la tragédie avant que Théo n'échoue, après un périlleux et incroyable

périple, au cœur de la jungle en Amérique du Sud.

Et là, on bascule dans tout autre chose, le noir des orages se transforme en lumière crue, l'asphalte de la route se mue en latérite et les motels crasseux en arbres multiséculaires. Sur les bords de l'Orénoque, en compagnie d'une autre femme qu'il a contribué à sauver de l'enfer, Théo va revenir à la substance même de la vie. «Dans le ciel au-dessus de nous il n'y avait plus rien, comme il n'y avait plus rien dans le sombre dédale des centaines de milliers d'arbres qui nous entouraient, plus rien non plus à la surface des eaux de ce fleuve immense dont il était inutile de chercher la source, plus rien de rien, plus rien que nous deux revenus comme Adam et Eve sur les traces de ce paradis dont ils avaient été chassés par le doigt de Dieu dans les temps immémoriaux de la Genèse.» C'est un roman ample, fou, douloureux, rongé par l'angoisse mais aussi traversé par d'incroyables pulsions de vie que livre là Mathieu Belezzi. Dans cette rentrée littéraire dominée par l'autofiction, il tranche singulièrement par son souffle romanesque et sa capacité à embrasser les continents, les éléments et surtout les vents contraires. ◆

MATHIEU BELEZZI
CANTIQUE DU CHAOS
Robert Laffont, «Pavillons», 398 pp., 23 €
(ebook : 15,99 €).



Pourquoi ce titre «Passagères de nuit» ?

Parce qu'on ne parle pas de ces femmes. Le voyage de jour, c'est la grande histoire et les femmes n'ont pas de passé, pas d'histoire. Elles ne font pas le voyage de jour, ce sont des passagères de nuit.

Et il faut les sortir de la nuit pour les mettre en lumière. ◆

YANICK LAHENS
PASSAGÈRES DE NUIT
Sabine Wespieser éditeur, 232 pp.,
20 € (14,99 €).